

—Très peu de chose, je crois, puisque nous y sommes restés une heure à peine. Je me trouvai indisposé et dus quitter le grand salon. M. de la Géraudaye, croyant qu'une tasse de thé me remettrait, me conduisit au buffet. Lui-même demanda un verre de punch et voulut en suite me ramener dans la salle de bal. Mais le malaise dont je souffrais ayant augmenté, je désirai rentrer ici. Mon mari ne consentit pas me laisser revenir seule ; malgré ma prière, il persista à m'accompagner.

Immédiatement en arrivant, je me suis couchée. M. de la Géraudaye ne se plaignait que de la contrariété qu'il éprouvait de n'avoir pu rester à..., et, inquiet de ma santé, il ne me quitta pas.

Vers deux heures du matin, des gémissements étouffés m'ont tirée du léger assoupissement où je me trouvais. Fort effrayée, je me suis levée. Mon mari, pâle comme un mourant, semblait presque privé de connaissance. J'ai inondé son visage d'eau et de vinaigre. J'ai des-erré ses dents, afin de lui faire avaler quelques gouttes d'éther.

Il est revenu un peu à lui ; il cherchait à parler, mais n'a pu que me presser la main. Tout à coup, des convulsions effroyables ont secoué ses membres ; des vomissements affreux l'ont pris, et une sorte de délire s'est emparé de son cerveau.

M. Bertier, appelé en hâte, sait le reste.

La jeune femme se tut, les sanglots brisaient sa voix.

Les deux docteurs échangèrent un regard.

—Une question encore, madame, reprit M. Delestang. Lorsque vous vous êtes aperçue de la gravité de l'état de M. de la Géraudaye, avez-vous immédiatement appelé du secours ?

—Je l'ignore, monsieur. Je n'ai eu qu'une pensée : secourir mon mari.

—Depuis, qui l'a soigné avec vous ? Etes-vous sûre de la fidélité et de l'intelligence de cette vieille bonne qui vous seconde ?

—Madeleine ! Mais, monsieur, c'est la nourrice de mon mari. Elle l'aime de toute son âme.

—Etes-vous certaine, madame, que vous seule et madame avez soigné M. de la Géraudaye ?

—Oui.

—N'a-t-il pu prendre rien autre chose que ce que M. Bertier avait ordonné ?

—Rien. Ni Madeleine ni moi ne l'avons quitté.

Les médecins se penchèrent l'un vers l'autre, échangeant quelques mots tous bas.

—Madame, dit à son tour M. Bertier, il est temps de vous parler franchement. Vous nous pardonnerez, d'ailleurs, cette espèce d'interrogatoire, lorsque vous saurez que certains symptômes nous faisaient craindre une erreur dans les potions ordonnées à M. de la Géraudaye. Cela était impossible, vous nous l'affirmez. Malheureusement, la gravité de la situation de votre mari n'en est pas atténuée.... il faut tout craindre....

La jeune femme jeta un cri.

—Oh ! ne dites pas cela ! s'exclama-t-elle, en tendant les mains vers les deux médecins. Ne dites pas qu'après l'horrible épreuve que j'ai subie, il y a un an, je suis menacée d'un malheur plus cruel encore !.... Dites, au contraire, que vous sauvez mon Armand bien aimé !.... Oh ! promettez-le-moi, je vous en conjure !....

L'accent de la jeune femme était si déchirant, qu'un attendrissement réel parut sur la physionomie de M. Bertier. Mais ce fut à peine un éclair, le médecin reprit aussitôt son masque impassible et froid.

—Hélas ! madame, dit-il, notre devoir est de vous avertir. M. de la Géraudaye va se réveiller en possession de toute sa raison ; mais cette amélioration ne durera pas au delà de deux heures environ. Si vous jugez qu'il y ait urgence à ce que votre mari prenne quelques dispositions, il faut, sur-le-champ, appeler le notaire.

En parlant ainsi, le vieux docteur attachait sur Mme de la Géraudaye un regard inquisiteur et défiant.

—Quelles dispositions ? demanda-t-elle, étonnée. N'avons-nous pas un enfant ? Et maintenant, poursuivit-elle, puisque vous me faites, messieurs, redouter une terminaison fatale, ne trouvez pas mauvais que je vous quitte. Je ne veux plus rester un seul instant loin de mon cher Armand.... Mon regard doit être le dernier qu'il rencontrera.... Mais j'espère, malgré tout. Combien d'arrêts dictés par la science ont été cassés par Dieu !.... Oui, oh ! oui, je veux encore espérer.... Messieurs, vous aurez la bonté de me donner vos instructions par écrit.

M. Bertier reconduisit Mme de la Géraudaye.

—Nous allons rédiger notre ordonnance, lui dit-il ; mais nous ne quitterons pas le château sans avoir revu votre mari.

—Eh bien ? demanda-t-il en revenant près de son confrère.

—Mon opinion n'a pas varié, répondit le Dr Delestang. Qu'il y ait eu imprudence ou crime, le mal est fait.... M. de la Géraudaye meurt empoisonné !.... Vous avez été appelé trop tard !

III

L'AGONISANT

La chambre de M. de la Géraudaye était plongée dans une demi-obscurité.

Afin de protéger le sommeil du malade, Madeleine avait tiré les rideaux de lourds damas.

Un bon feu, brûlant dans la vaste cheminée, envoyait, par éclat, quelque lueur rougeâtre sur le lit. Tout indiquait que le malheur était venu, à l'improviste, fondre sur un intérieur paisible.

Cà et là, quelque partie des toilettes portées la veille gisait sur des chaises, sur des fauteuils.

Assise au pied du lit, rigide dans ses vêtements noirs, Madeleine épiait le sommeil agité du moribond.

Ses lèvres se crispèrent et son regard s'alluma de haine lorsque Mme de la Géraudaye, glissant doucement sur le parquet, vint prendre place au chevet de son mari.

Absorbée par le chagrin, la jeune femme ne se douta même pas de ces signes d'hostilité.

Anxieuse, elle se pencha vers le front de M. de la Géraudaye et y mit un baiser, pendant que d'une main tremblante elle épongeait, avec un mouchoir de batiste, la sueur épaisse couvrant les tempes du malheureux.

Quelques instants s'écoulèrent encore. Soudain, un tressaillement nerveux tordit la face du mourant, qui ouvrit les yeux.

Son regard, d'abord vague et terne, erra autour de lui ; mais, en s'arrêtant sur sa femme, un rayon d'intelligence parut l'animer.

—Cécile ! murmura-t-il, c'est bien toi, n'est-ce pas ? Ne me quitte plus. Depuis si longtemps que je t'ai vue !....

—Mon cher Armand ! Tu vas mieux ! Ce bon sommeil t'a reposé ?

M. de la Géraudaye étreignit fébrilement les mains de sa femme dans ses mains brûlantes.

—Cécile ! dit-il, nous allons nous quitter.

—Ne répète pas cela ! Ce n'est pas possible. Toi, si jeune, si fort !

M. Berthier n'a pas dû te cacher mon état. Ainsi, ma chère femme, profitons du peu de temps qui nous reste encore. Je veux que mon dernier acte de volonté prouve ma reconnaissance pour le bonheur que tu m'as donné. Fais appeler M. Sylvain.

—Pourquoi donc ? Cela t'agiterait et est absolument inutile.

—Je le veux. Il est grand temps ; je sens mes forces s'affaiblir. Vite, je te le répète, fais appeler M. Sylvain.

Le moribond s'agitait, son visage s'empourprait. Cécile eut peur de hâter par sa résistance la terminaison fatale.

—Madeleine, dit-elle, envoyez Pierre chercher M. Sylvain.

Madeleine ne bougea pas.

—Eh quoi ! reprit Mme de la Géraudaye, n'avez-vous pas entendu les ordres de votre maître ?

—Alors, faites les exécuter vous-même, repliqua brusquement la vieille femme.

M. de la Géraudaye fit un violent effort, se redressa, et, d'une voix forte ;

—Madeleine ! s'écria-t-il.

La vieille femme se précipita vers lui.

—Eh bien, oui, Armand, dit-elle. A toi j'obéirai ; calme-toi.

Et elle quitta la chambre.

—Toujours la même ! soupira M. de la Géraudaye de plus en plus agité.

—Qu'importe ! dit Cécile, en caressant doucement la main de son mari. Je suis habituée à ces caprices-là. Tu le sais. Je n'en apprécie pas moins le dévouement, l'affection que Madeleine montre pour toi et pour notre enfant.

—Notre enfant ! J'espérais le voir grandir ! Cécile, tu lui parleras beaucoup de moi, n'est-ce pas ?... Tais-toi... je sais ce que tu veux me dire... que je vivrai !.... Et je sens, moi, combien cet espoir est vain ! Bientôt, tout sera fini.... Dis, Cécile, ai-je été assez bon pour toi ? As-tu compris combien je t'ai aimée ?... combien je t'aime ? Ne me réponds pas encore, écoute moi, cela me soulagera un peu.

Te rappelles-tu notre première rencontre ? Tu traversais le parc à l'endroit que la rivière longe, et tu allais t'engager sur le petit pont quand, à l'autre extrémité du paysage, arriva un cavalier emporté, en apparence, au galop d'un cheval furieux.

Tu jetas un cri de frayeur et tu perdis presque le sentiment.... Je sautai à bas de mon cheval et je te soutins un moment dans mes bras....

J'étais alors un sauvage garçon, à qui les femmes n'avaient jamais inspiré qu'une impression de grossière convoitise. Pourtant, ce fut avec un respect, une émotion extraordinaires, que je te rassurai et que je t'offris de te guider à travers les pelouses, les paturages, les avenues du parc....

Tu refusais, tu voulais faire un long détour pour revenir sur tes pas ; mais je te persuadai enfin.... Ah ! combien j'étais heureux de marcher près de toi, d'admirer ton adorable visage, rose de pudeur et d'émotion.

Lorsqu'il me fallut te quitter, sais-tu que je restai près d'une grande heure à la même place, m'efforçant de distinguer encore, dans le lointain, les ondulations de ta jolie petite robe bleue.

M. de la Géraudaye s'arrêta. Son regard paraissait encore essayer de se représenter le gracieux tableau qu'il venait d'évoquer.

—Mon bon Armand ! dit Cécile, les yeux baignés de larmes. Je n'ai rien oublié, car, moi aussi, j'emportai de ce jour béni une ineffable impression. Mais, je t'en prie, ne te fatigue pas à parler ainsi. Regarde-moi. Je comprendrai bien ce que tu voudras bien me dire.

—Ecoute. Tant de choses me resteraient à faire ! Je ne souffre presque plus, mais la vie me quitte. Il me semble qu'un tout petit coin de moi-même, celui du cœur, reste seul encore vivant.... Oh ! je voudrais voir M. Sylvain. Ecoute moi, Cécile, écoute-moi attentivement. Tu garderas la Géraudaye, je le veux ; mais, comme son exploitation serait trop difficile pour toi, tu l'affermes à Julien Marc ; c'est un très honnête homme, entendu en agriculture comme en élevage. Plus tard, quand notre cher Félix atteindra l'âge d'homme, tâche de lui inspirer mes goûts, de l'amener à continuer mon œuvre.... Promets-le-moi.

V. VATTIER D'AMBROSE.

A suivre